



Le post-humain : une fascination technicienne ?

En débat avec la pensée de Jacques Ellul

Frédéric ROGNON¹ – 25 mars 2017

Jacques Ellul est né en 1912 et mort en 1994, il a traversé presque tout le XX^e siècle, ce siècle de toutes les utopies et de toutes les infamies. Son œuvre est une analyse des mutations considérables de notre temps, et une tentative de réponse à la question : comment vivre en chrétiens dans ce monde qui court vers l'abîme ? Il n'a pas réellement connu le transhumanisme, mais il en a pressenti l'avènement, comme exacerbation de la mentalité technicienne. On ne peut que saluer sa lucidité lorsque l'on constate qu'une bonne part des transhumanistes sont issus de la contre-culture américaine des années soixante-dix, dont Jacques Ellul, dans son livre *De la Révolution aux révoltes*², avait dit qu'elle était totalement digérée et récupérée par le système technicien, qui avait besoin de cette respiration contestataire pour se reproduire. Paradoxalement, l'inventeur du mot « transhumanisme » en 1957, le biologiste eugéniste Julian Huxley, est le frère du romancier Aldous Huxley qui a introduit et assuré la célébrité de Jacques Ellul aux États-Unis. Il importe donc de comprendre ce qu'il entendait par « technique », et les lois qu'il a cru pouvoir dégager de la société technicienne, avant d'exposer les ressorts de son espérance chrétienne face au déferlement technologique qui, selon lui, nous conduit directement et rapidement à l'abîme.

Jacques Ellul est l'auteur d'une œuvre considérable, et il est cependant resté dans l'ombre toute sa vie. Cela tient sans doute au fait qu'il a toujours été à contre-courant : critique de la modernité technique à l'époque des « Trente glorieuses », réticent à l'égard des utopies séculières au temps du « Tout est politique », en dialogue exigeant avec le marxisme lorsque celui-ci ne souffrait aucune remise en question, confessant sa foi chrétienne quand on ne parlait que de fin de la religion, il n'a fait preuve d'aucune complaisance envers les modes intellectuelles et culturelles de son temps.

On le redécouvre aujourd'hui, plus de vingt ans après sa mort, en se disant qu'il avait peut-être tout simplement eu raison trop tôt, avant tout le monde. Sa critique de la société technicienne rencontre un écho grandissant dans les milieux écologistes et altermondialistes, mais aussi auprès de nombre de nos contemporains soucieux de l'avenir de notre planète et des générations futures. Mais son éthique chrétienne reste méconnue, malgré la réédition de quelques-unes de ses œuvres théologiques depuis quelques années. Or, privilégier sa critique sociologique au détriment de son éthique, c'est amputer son œuvre. Et son éthique chrétienne est plus décapante encore que sa critique de la société technicienne, elle permet en effet de vivre en tant que chrétiens dans un monde sans issue, dans un monde qui va à sa perte, qui se précipite vers un chaos généralisé avec un aveuglement stupéfiant. Jacques Ellul trace un chemin d'espérance face au suicide planétaire qu'il annonce depuis soixante ans, bien avant la mode actuelle du « développement durable ». Et il s'agit bien pour lui d'espérance, et non pas d'espoir, c'est-à-dire

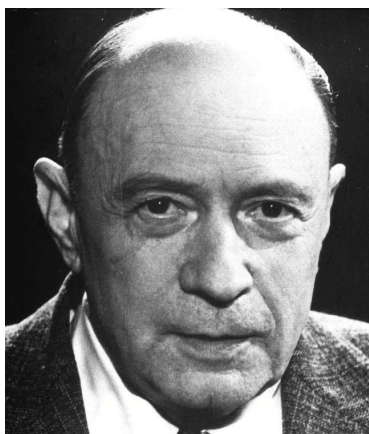
¹ Professeur de philosophie à la Faculté de théologie protestante de l'Université de Strasbourg, auteur notamment de : *Jacques Ellul. Une pensée en dialogue*, Genève, Labor et Fides (coll. Le champ éthique n°48), 2007¹, 2013² ; *Généralisations Ellul. Soixante héritiers de la pensée de Jacques Ellul*, Genève, Labor et Fides, 2012.

² Cf. Jacques Ellul, *De la Révolution aux révoltes* (1972), Paris, La Table Ronde (coll. La petite Vermillon), 2011.

d'une solution à vues humaines aux diverses crises qui nous attendent, car à vues humaines ce monde est sans espoir, radicalement désespérant. C'est pourquoi il y a une place pour l'espérance.

Je présenterai tout d'abord Jacques Ellul à travers sa vie et son œuvre, puis je tracerai les grandes lignes de sa critique de la société technicienne, avant de dégager les principaux points de son éthique, et de conclure avec quelques réflexions sur l'actualité de Jacques Ellul en regard du transhumanisme.

1. Biographie



Jacques Ellul est né en 1912 à Bordeaux, et mort en 1994 à Bordeaux. Il a passé l'essentiel de sa vie en Aquitaine, et cet esprit provincial explique aussi sans doute pourquoi il est resté méconnu, loin des réseaux intellectuels, éditoriaux et médiatiques parisiens. Sa vie personnelle est marquée par deux grands événements, sur lesquels il est toujours resté très pudique : sa conversion et la rencontre de sa femme. Au sujet de sa conversion, il a tout de même livré quelques détails : Jacques Ellul a grandi dans une famille non-chrétienne, avec un père orthodoxe sceptique et même libre-penseur, et une mère protestante mais non-pratiquante, et il s'est converti brutalement à l'âge de 17 ans.

Il a été saisi, raconte-t-il, par l'évidence de la présence de Dieu à ses côtés, et cela lui a fait très peur, car il craignait en devenant chrétien de perdre sa liberté. Il a donc cherché à le fuir, en lisant le maximum de livres antichrétiens, notamment de Marx, mais il a fini par comprendre que les libertés auxquelles aspiraient les hommes étaient bien superficielles par rapport à la liberté véritable à laquelle il accédait en se convertissant. Il a donc capitulé face à ce Dieu de liberté, et il exprime cette expérience fondatrice en ces termes : « On dit qu'on a la foi, mais en réalité on n'a pas la foi, c'est elle qui vous a »³.

Au cours des années 1930, il découvre les trois auteurs qui constitueront les trois sources fondamentales de sa pensée : Søren Kierkegaard, Karl Marx et Karl Barth. Il reconnaîtra sa dette intellectuelle et spirituelle envers ces trois géants de la pensée, à Karl Marx pour la critique de la société (mais il ne sera jamais marxiste, plutôt « marxologue », c'est-à-dire spécialiste de Marx), à Karl Barth pour sa théologie et son éthique, et enfin et surtout Kierkegaard pour la totalité de sa vie et de son œuvre. Il fréquente aussi le courant personnaliste d'Emmanuel Mounier et de la revue *Esprit*, mais il rompra avec eux par souci d'autonomie envers un mouvement trop parisien à son goût.

Sa trajectoire professionnelle est celle d'un professeur précoce et brillant, bachelier à 16 ans, docteur en Droit à 24 ans, chargé de cours à Montpellier en 1937 puis à Strasbourg en 1938, il est évacué en 1939 avec l'Université de Strasbourg vers Clermont-Ferrand, et là, en 1940, il est révoqué par le gouvernement de Vichy, dénoncé par un étudiant pour avoir mis en garde les étudiants alsaciens contre leur enrôlement de force dans la Wehrmacht s'ils retournent chez eux. Il s'installe dans le petit village de Martres, en Gironde, où il apprend le métier de paysan pour faire vivre sa famille, et il entre dans la Résistance : fabrication de faux papiers, sauvetage de familles juives, ce qui lui vaudra la médaille des Justes en 2002⁴. À la Libération, Jacques Ellul sera adjoint au maire de Bordeaux pendant six mois, ce qui le conduira à considérer la politique comme

³ Jacques Ellul et Didier Nordon, *L'homme à lui-même. Correspondance*, Paris, Éditions du Félin (coll. Vifs), 1992, p. 149.

⁴ Cf. Jean Henrion, *Ces Justes ont sauvé ma famille*, Paris, Éditions Le Manuscrit (coll. Témoignages de la Shoah), 2012.

une véritable « illusion »⁵. Tout le reste de sa vie professionnelle, jusqu'à sa retraite en 1980, est consacré à l'enseignement : il est professeur d'histoire des institutions à la Faculté de Droit de Bordeaux et à l'Institut d'Études Politiques de Bordeaux. Il explique ainsi son engagement entier dans la vie intellectuelle : dans le commandement d'amour « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de toute ta pensée »⁶, il avait reçu le dernier terme en particulier pour lui-même, et s'efforcera de mettre au service de sa foi l'intelligence que Dieu lui avait donnée.

Jacques Ellul n'a donc jamais été, contrairement à ce qu'on lit parfois, ni pasteur ni théologien, mais il était un laïc engagé dans son Église, membre du Synode national et du Conseil national de l'Église Réformée de France pendant plus de vingt ans. Deux autres engagements étaient nourris par sa foi : un engagement social et un engagement écologiste. De 1957 à 1973, il préside l'un des tout premiers clubs de prévention de la délinquance avec les jeunes de la rue⁷ ; et dans les années 70, avec son ami Bernard Charbonneau, un autre précurseur de l'écologie en France, il organise la résistance aux projets pharaoniques de la Mission Interministérielle d'Aménagement de la Côte Aquitaine (MIACA), et réussit à préserver une bonne partie du littoral d'un bétonnage qui en aurait fait une deuxième Côte d'Azur. Son engagement dans l'écologie se résume à deux formules que l'on cite souvent aujourd'hui sans savoir qu'elles sont de lui : « Il ne peut pas y avoir de croissance infinie dans un monde fini »⁸, et « Penser globalement, agir localement »⁹.

2. Bibliographie

L'œuvre publiée de Jacques Ellul atteint donc une ampleur inouïe (58 livres, plus d'un millier d'articles, 13 000 pages de textes), méconnue jusqu'à récemment à cause de son anticonformisme, à contre-courant des modes, y compris de la mode de l'anti-mode, du conformisme de l'anticonformisme ! Sa pensée est cependant connue et enseignée aux États-Unis, où on lui a consacré des thèses depuis les années soixante (la première thèse sur Jacques Ellul en France date de 1972). On le sait bien, « nul n'est prophète en son pays »¹⁰. Il n'a jamais été reconnu par ses pairs, ni par les sociologues qui le soupçonnent d'avoir des présupposés théologiques, ni par les théologiens qui le considèrent à tort comme marxiste : c'est un intellectuel inclassable, marginalisé dans un monde universitaire fortement marqué par le cloisonnement disciplinaire.

Son œuvre comprend deux versants : un versant critique de la société technicienne, et des mutations induites par le facteur technique dans tous les domaines (la technique proprement dite, la technologie c'est-à-dire le discours sur la technique, la politique, l'enseignement, la morale, la communication, les arts, les croyances...) ; et un versant théologique et éthique, constitué d'un certain nombre de commentaires bibliques et de réflexions sur la condition et la mission des chrétiens dans ce monde moderne radicalement nouveau, foncièrement différent des siècles passés (à travers les thématiques de l'argent, de la violence, de la politique, du rapport à l'environnement et aux animaux, de la prière, de l'espérance...). Il faut voir un mouvement dialectique entre ces deux versants, sociologique et théologique : d'une part, sa théologie est tout sauf désincarnée, parce qu'elle s'appuie sur la sociologie, et prend en compte la réalité de la vie

⁵ Cf. Jacques Ellul, *L'illusion politique* (1965), Paris, La Table Ronde (coll. La petite Vermillon), 2004.

⁶ Luc 10, 27.

⁷ Yves Charrier et Jacques Ellul, *Jeunesse délinquante. Des blousons noirs aux hippies. Une expérience en province* (1971), Nantes, Éditions de l'AREFPPI, 1985.

⁸ Jacques Ellul, *Le bluff technologique* (1988), Paris, Hachette (coll. Pluriel), 2004, p. 196, 412.

⁹ Jacques Ellul, *Penser globalement, agir localement. Chroniques journalistiques*, Pau, Éditions Pyrémone / Princi Negue, 2007.

¹⁰ Luc 4, 24.

des hommes d'aujourd'hui, elle est donc lucide quant à ce monde sans issue ; et d'autre part, sa critique sociologique n'a pu être menée avec une telle radicalité que parce qu'il était chrétien, c'est-à-dire parce que sa foi et son espérance allaient au-delà de ce monde (sinon, il aurait arrêté ses recherches avant leur terme ou se serait suicidé par désespoir)¹¹.

Nous envisagerons successivement ces deux volets de son œuvre.

3. Critique de la société technicienne

L'analyse de la technique et la critique de la société technicienne s'articulent autour d'une trilogie : *La technique ou l'enjeu du siècle* (1954)¹², *Le système technicien* (1977)¹³, et *Le bluff technologique* (1988)¹⁴. Pour Jacques Ellul, le fait technique est l'élément déterminant de notre société moderne : il est « l'enjeu du siècle », comme l'économie l'était au XIX^e siècle. La technique, en effet, recompose tous les autres aspects de la vie, et remodèle peu à peu l'homme lui-même. La technique est « un ensemble de moyens gouvernés par la recherche de l'efficacité », elle est la préoccupation de « rechercher en toutes choses la méthode absolument la plus efficace »¹⁵. La technique est devenue un « milieu », le nouveau milieu de l'homme. Tous les aspects non techniques du mode de vie de l'homme sont transformés en activités techniques (par exemple la politique, l'art ou les loisirs). La technique n'est ni bonne, ni mauvaise en soi, ni neutre, mais toujours ambivalente : elle produit simultanément et nécessairement des effets bénéfiques et des effets dévastateurs, et l'on ne peut absolument pas garder les premiers sans subir les derniers.

L'homme a toujours vécu avec des techniques, c'est-à-dire des outils qui médiatisaient son rapport au milieu naturel, mais il les mettait à son service afin de s'émanciper de ce milieu. Un saut qualitatif s'est produit au milieu du XX^e siècle : désormais, c'est l'homme qui est au service de la technique. En effet, la thèse la plus scandaleuse (et inaudible dans les années cinquante !) que soutient Jacques Ellul, est celle de l'auto-accroissement de la technique : la technique s'engendre elle-même, perdant toute finalité, elle progresse désormais sans intervention décisive de l'homme. On fait quelque chose parce qu'on peut le faire, et non plus en vue d'une fin au service de l'homme (de son bonheur ou de sa liberté). La technique est devenue autonome y compris à l'égard de l'économie (on se lance dans la conquête spatiale alors que c'est un gouffre financier, tout simplement parce qu'on peut le faire) ; à l'égard de la politique (les USA et l'URSS suivaient les mêmes orientations fondamentales de la croissance effrénée et du pillage de la planète, avec des régimes politiques et économiques différents, et « rien d'important ne s'est passé en France le 10 mai 1981 »¹⁶) ; à l'égard de la morale et des valeurs spirituelles (la technique est devenue elle-même le bien et le sacré, puisque l'efficacité est aujourd'hui la norme absolue, le vecteur de désacralisation du monde qu'est la technique étant désormais lui-même investi de sacralité). La révolution informatique a accéléré le mouvement du progrès technique en raison de son caractère systémique : la société technicienne est un système, toutes les techniques sont mises en réseau, de sorte qu'une innovation dans un domaine entraîne une innovation ailleurs, mais une catastrophe a aussi des effets en chaîne. La technique est le nouveau sacré de l'homme. Nous vivons dans un monde idolâtre envers la technique, puisque les hommes la servent dévotement au lieu de s'en servir. Les deux lois qui régissent la société technicienne sont celle de Gabor :

¹¹ Cf. Patrick Chastenet, *Entretiens avec Jacques Ellul*, Paris, La Table Ronde, 1994, p. 40.

¹² Cf. Jacques Ellul, *La technique ou l'enjeu du siècle* (1954), Paris, Economica (coll. Classiques des sciences sociales), 2008.

¹³ Cf. Jacques Ellul, *Le système technicien* (1977), Paris, Le Cherche Midi (coll. Documents), 2012.

¹⁴ Cf. Jacques Ellul, *Le bluff technologique*, op. cit.

¹⁵ Jacques Ellul, *La technique ou l'enjeu du siècle*, op. cit., p. 18-19 ; cf. Jacques Ellul, *Le système technicien*, op. cit., p. 37-38.

¹⁶ Jacques Ellul, « D'une élection à l'autre : Rien d'important », in *Le Monde*, 27 mai 1981, p. 2.

« Tout ce qui est techniquement possible sera nécessairement réalisé », et celle de Larsen : « Les problèmes générés par la technique seront toujours réglés par des solutions techniques, qui elles-mêmes poseront de nouveaux problèmes, etc. »

Selon Jacques Ellul, la politique est une illusion : la scène politique n'est plus qu'un spectacle, les hommes politiques sont des acteurs en représentation et non des décideurs, les décisions se prennent ailleurs, dans les cabinets d'experts et de techniciens, et la politique est devenue elle-même une technique de conquête du pouvoir et de réélection. Les hommes politiques ne maîtrisent plus rien, et par conséquent nous non plus d'ailleurs qui croyons les contrôler par le jeu démocratique. La politique est donc une double illusion¹⁷.

La société technicienne constitue pour l'homme une perte considérable de liberté : les contraintes de la vie quotidienne sont infiniment plus grandes qu'avant la révolution industrielle. La servitude que représente le choix de l'énergie nucléaire, par exemple, avec les risques incalculables pour les générations futures, illustre cette orientation vers la dépendance absolue. La liberté ne consiste plus qu'à choisir entre des objets techniques et d'autres objets techniques, et non entre ces objets et la possibilité de s'en passer et de vivre aussi bien. Mais pour masquer cette perte de liberté, il faut exalter la puissance inouïe de l'homme d'aujourd'hui, en appelant cette puissance « liberté ». C'est le principe de la « propagande horizontale » : le conditionnement de l'homme pour l'adapter à un monde qui ne peut que le rendre malheureux. Nous subissons à cet effet un déluge ininterrompu d'informations, que nous sommes incapables de trier : nous demeurons en état de stupeur et de fascination dans ce monde d'images virtuelles, perdant toute maîtrise sur notre vie. L'homme moderne est subjugué, hypnotisé, et dépossédé de lui-même.

Jacques Ellul est-il donc technophobe ? Certainement pas, car le versant éthique de son œuvre ouvre un chemin pour que les chrétiens puissent vivre dans ce monde sans issue : non pas dans un autre monde ou dans une tour d'ivoire, mais au cœur de ce monde, sans être du monde.

4. Éthique de la liberté et espérance malgré tout

L'œuvre théologique et éthique de Jacques Ellul s'organise elle aussi autour d'une trilogie : *Le vouloir et le faire* (1964)¹⁸, *Éthique de la liberté* (1975)¹⁹, et enfin *Les combats de la liberté* (1984)²⁰. Ainsi donc, nous vivons une époque d'aliénation et d'addiction, où l'homme ne s'appartient plus lui-même et où il multiplie ses dépendances, tout en se cachant derrière un discours d'exaltation de la liberté. Les progrès techniques nous auraient délivrés de l'asservissement de la nature, alors qu'en réalité nous n'avons jamais été aussi contraints, aussi esclaves de nous-mêmes et de nos œuvres. Nous sommes devenus serviteurs dévots de ce que nous avons fabriqué pour nous servir. Le conformisme n'avait jamais atteint de tels sommets : personne ou presque ne remet en question l'idolâtrie de la croissance économique et de l'efficacité technique, ni ce mode de vie qui repose sur le pillage des ressources vitales et sur la souffrance animale. On pourrait attendre un peu de distance critique de la part des chrétiens, car ils ont une autre espérance que celle fournie par la consommation à outrance : dans les années soixante et soixante-dix où l'on ne parlait que de « révolution », seule la situation du chrétien dans le monde aurait pu se prévaloir d'être foncièrement révolutionnaire. Mais force est de constater que les chrétiens vivent comme tout le monde, et sont même les plus conformistes des hommes, afin de faire oublier leur différence. Jacques Ellul plaide en faveur d'un style de vie spécifiquement chrétien, c'est-à-dire

¹⁷ Cf. Jacques Ellul, *L'illusion politique*, op. cit.

¹⁸ Cf. Jacques Ellul, *Le vouloir et le faire. Recherches éthiques pour les chrétiens* (1964), Genève, Labor et Fides, 2013.

¹⁹ Cf. Jacques Ellul, *Éthique de la liberté*, 2 tomes, Genève, Labor et Fides (coll. Nouvelle série théologique n°27 + 30), 1975.

²⁰ Cf. Jacques Ellul, *Les combats de la liberté*, Paris / Genève, Le Centurion / Labor et Fides, 1984.

révolutionnaire. Il se garde bien cependant de le décrire, afin de ne pas retomber dans les ornières du légalisme : c'est à chacun de l'inventer, en discernant la volonté de Dieu dans la prière et la méditation de l'Écriture.

Car si la foi chrétienne débouche sur un mode de vie particulier, elle ne se confond nullement avec une morale. Sans craindre la provocation, Jacques Ellul affirme qu'il n'y a pas de morale chrétienne. Alors que, paradoxalement, on réduit aujourd'hui le christianisme à une morale et à des fêtes, la vie chrétienne n'a rien à voir avec une morale, elle ne se définit pas par un ensemble de règles, de devoirs et d'interdits, mais par la foi en Jésus-Christ. Non seulement le christianisme n'est pas une morale, mais il est une anti-morale. Le christianisme, c'est-à-dire la personne du Christ telle qu'en atteste le Nouveau Testament, est foncièrement subversif : il sape les fondements de toute morale, comme de tout ordre social et religieux. L'amour des ennemis n'est pas une morale, au contraire, c'est ce qui subvertit toute morale sociale ou religieuse qui repose toujours sur la délimitation entre les amis à aimer et les ennemis à haïr. Or, le christianisme est peu à peu devenu une morale, ainsi qu'un ordre social, politique et religieux. C'est-à-dire que le christianisme, foncièrement subversif, a été lui-même subverti. C'est le sens du plus décapant des livres de Jacques Ellul : *La subversion du christianisme*²¹. Depuis deux mille ans, les chrétiens ont fait, dans tous les domaines (la morale, le pouvoir, l'argent, la guerre, la condition de la femme...), exactement l'inverse de ce que le Christ leur avait enseigné, d'une manière très subversive à l'égard de l'ordre social, politique, moral et religieux de son époque. Heureusement, à chaque génération, il y eut au moins un chrétien, ce que Jacques Ellul appelle « un phare » (il cite Luther, Kierkegaard, etc.), qui est revenu à la source du christianisme, c'est-à-dire qui a opéré une subversion de la subversion de la subversion...

Aujourd'hui, nous vivons dans une société technicienne, dont la morale est celle de l'efficacité érigée comme valeur et norme suprême : tout est soumis au critère de l'efficacité, tout est devenu moyen, il n'y a plus de finalité. C'est le règne du conformisme absolu, le Normal remplaçant le Bien. Dès que l'on peut faire quelque chose, on le fait, sans se demander s'il est bon, s'il est sage, s'il est prudent, s'il est heureux de le faire. Ainsi l'homme court derrière une technique qui a échappé à son pouvoir, une technique devenue autonome et qui nous conduit tout droit vers l'abîme. Mais nous la servons joyeusement, car grâce à elle nous avons pu nous passer de Dieu. Notre rapport à la technique est on ne peut plus religieux, idolâtrique. La technique a tout désacralisé, et le sentiment de sacré s'est reporté sur l'outil de désacralisation lui-même : les hommes sont fascinés, subjugués par la technique. Essayez de profaner l'idole technicienne (la voiture, l'ordinateur, les centrales nucléaires...), et vous serez taxés de blasphémateurs ou de sacrilèges ! Or, leur foi devrait conduire les chrétiens à profaner tous les faux dieux, à commencer par les idoles techniciennes. Profaner ne veut pas dire détruire, mais signifie considérer les œuvres humaines comme de simples objets, à utiliser si elles sont utiles, et à ne pas utiliser si elles sont inutiles ou nuisibles. Les chrétiens sont appelés à continuer à vivre dans ce monde, mais en cessant d'idolâtrer les œuvres humaines. S'ils faisaient cela, leur attitude serait tellement à contre-courant qu'elle s'avèrerait réellement révolutionnaire, foncièrement subversive.

Mais le monde tel qu'il va est de plus en plus religieux, et les conflits internationaux se parent de religiosité pour se donner une légitimité. On connaît la fameuse citation (par ailleurs apocryphe) d'André Malraux : « Le XXI^e siècle sera religieux ou ne sera pas ». Jacques Ellul, en une formule saisissante, paraphrase et subvertit la parole de Malraux dans un sens dramatique : « Le XXI^e siècle sera religieux et, de ce fait, il ne sera pas »²²... ! Gageons que, sur ce point, le Cassandre Ellul se sera trompé, ou plus exactement que cette prophétie de malheur ne se réalisera pas parce que les hommes auront eu la sagesse de l'entendre...

²¹ Cf. Jacques Ellul, *La subversion du christianisme* (1984), Paris, La Table Ronde (coll. La petite Vermillon), 2001.

²² Jacques Ellul, *La foi au prix du doute : « encore quarante jours... »* (1980), Paris, La Table Ronde (coll. Contretemps), 2006, p. 166.

Selon Jacques Ellul, le chrétien est fondamentalement appelé à la liberté : non pas à n'importe laquelle (car toutes les libertés auxquelles on aspire et que l'on proclame par conformisme sont factices), mais à la liberté en Christ. Cette liberté n'est pas un état statique, un acquis définitif, mais un processus de libération. De quoi sommes-nous donc appelés à nous libérer ? Essentiellement de nous-mêmes. C'est en cela que la libération en Christ est la seule libération authentique, toutes les autres n'étant que de nouveaux esclavages à l'égard de nos pulsions, de nos idéologies ou de nos conditionnements sociologiques.

On pourrait rétorquer à Jacques Ellul qu'il y a dans la Bible au moins un texte à dimension éminemment morale : le Décalogue, en effet, impose à l'homme des obligations et des interdictions, au lieu de lui laisser toute liberté. Mais notre auteur ne lit pas le Décalogue ainsi. Partant du fait que la même forme verbale, en hébreu, peut être traduite par un impératif (« Ne tue pas ») ou par un futur (« Tu ne tueras pas »), il considère les Dix Paroles non comme des commandements mais comme des promesses. En d'autres termes : « Si tu n'as pas d'autres dieux que moi, si tu me suis, alors, je te le promets, tu ne seras pas mis en situation de tuer, de commettre l'adultère, de voler, de mentir, de convoiter... » Le chrétien qui remet sa vie à Jésus-Christ est mis au bénéfice de cette libération intérieure qui le préserve de toute situation d'esclavage à l'égard de lui-même²³.

Comment donc Jacques Ellul lit-il la Bible ? Certainement pas, évidemment, comme un livre de recettes, mais pas même comme un livre de réponses. En cela, il prend le contre-pied de la tradition protestante, qui tend à ouvrir la Bible pour trouver des réponses à nos questions, et à organiser des études bibliques dès que surgit un problème de morale ou de société. Pour Jacques Ellul, la Bible est au contraire un livre de questions. Si vous entrez dans la Bible (si l'on peut s'exprimer ainsi) avec vos questions, vous en ressortirez (si l'on peut, là encore, s'exprimer de la sorte) avec vos propres questions, déplacées, reformulées, renouvelées, et surtout avec de nouvelles questions : celles que Dieu vous pose. Et ce sera à vous de répondre à ces questions, et d'assumer vos propres réponses, c'est-à-dire non seulement de répondre (avec des mots), mais d'en répondre (avec toute votre vie), d'en être à proprement parler « responsable ». À travers la Bible, Dieu nous pose à chacun principalement trois questions : « Qui dites vous que je suis ? »²⁴ (question confessante), « Qu'as-tu fait de ton frère ? »²⁵ (question éthique), et enfin « Qui cherches-tu ? »²⁶ (question existentielle). Nous sommes donc interrogés, et invités à donner une réponse confessante, une réponse éthique et une réponse existentielle, chacune et chacun pour sa part²⁷.

Ce mode de lecture pour le moins original, qui confère au croyant une grande part de liberté et de responsabilité, repose sur le privilège accordé à un verset biblique : « Ne vous conformez pas au siècle présent, mais soyez transformés par le renouvellement de l'intelligence, afin que vous discerniez quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, agréable et parfait »²⁸. Nous retrouvons là deux thèmes majeurs de la pensée ellulienne : l'anticonformisme et le discernement. La liberté en Christ est le plus puissant garde-fou contre le conformisme (y compris contre tous les conformismes de l'anticonformisme, toutes les modes de l'antimode, qui s'opposent par principe,

²³ Cf. Jacques Ellul, *Éthique de la liberté*, op. cit., tome 1, p. 171-172 ; *À temps et à contretemps. Entretiens avec Madeleine Garrigou-Lagrange*, Paris, Le Centurion (coll. Les interviews), 1981, p. 75 ; *La parole humiliée*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 68-69 ; *Anarchie et christianisme* (1988), Paris, La Table Ronde (coll. La petite Vermillon), 1998, p. 62.

²⁴ Matthieu 16, 15 ; Marc 8, 29 ; u Lc 9, 20.

²⁵ Genèse 4, 9-10a.

²⁶ Jean 20, 15.

²⁷ Cf. Jacques Ellul, *Éthique de la liberté*, op. cit., tome 2, p. 164, 181-182 ; *À temps et à contretemps*, op.cit., p. 68 ; *La Genèse aujourd'hui* (avec François Tosquelles), Le Collier, Éditions de l'AREFPPI, 1987, p. 214.

²⁸ Romains 12, 2.

par mimétisme, pour faire comme tous ceux qui s'opposent). Et le vecteur de l'anticonformisme chrétien, c'est le discernement. Ou plus exactement, le contraire du conformisme, ce n'est pas l'anticonformisme, c'est le discernement de la volonté de Dieu, à l'aide du Saint Esprit. La volonté de Dieu n'est pas la même pour tous, Dieu par son Esprit ne parle pas de façon identique à chacun. C'est pourquoi il n'est pas possible pour un chrétien de juger son frère²⁹ : deux chrétiens peuvent agir chrétiennement de deux manières très différentes, si Dieu le leur demande.

Telle est l'attitude à laquelle les chrétiens sont appelés dans le monde : non pas fuir le monde, mais y vivre autrement, dans la liberté en Christ, seule liberté authentique. Leur faut-il donc s'engager dans les affaires de la Cité ? Cela peut leur être demandé, mais à condition que cet engagement repose sur un dégagement préalable : pour s'engager pleinement et librement, il faut d'abord être dégagé, c'est-à-dire libéré en Christ³⁰. La vie chrétienne est une dialectique de dégagement et d'engagement. Telle est la voie, exigeante mais exaltante, du témoignage vivant, pleinement incarné, à rendre au Christ dans notre monde aveugle et sans issue. En la suivant, les chrétiens, sans pour autant se prétendre prophètes, adopteraient une posture prophétique dont l'impact serait considérable.

Les chrétiens sont aussi les témoins d'une espérance. Or, l'espérance n'a rien à voir avec l'espoir. C'est précisément lorsqu'il n'y a plus d'espoir, à vues humaines, lorsque toutes les issues sont bouchées, lorsque nous nous précipitons vers l'abîme et le suicide planétaire avec toute la force de notre intelligence, qu'alors surgit l'espérance. Telle est notre situation au moment présent³¹.

5. L'actualité d'un prophète

Jacques Ellul ne parle jamais du transhumanisme. Mais il présente la société technicienne comme régie par la loi de Gabor, selon laquelle « tout ce qui est techniquement réalisable sera nécessairement réalisé ». Qu'est-ce que le transhumanisme, sinon l'expression exacerbée de cette loi ? Et qu'est-ce que l'éthique chrétienne, sinon la transgression et la profanation de la loi de Gabor, et la résistance à tout ce qui défigure l'homme, par les moyens de la non-puissance, à la suite du Christ ? Entre la puissance et l'impuissance, Jacques Ellul propose un troisième terme : la non-puissance, qui consiste, à la suite du Christ, à ne pas faire tout ce que nous serions en mesure de faire. C'est une éthique de l'autolimitation et de la sobriété, qui va à contre-courant par rapport aux tendances du transhumanisme. Et gardons-nous de confondre l'idéal transhumaniste de l'immortalité, avec la résurrection à laquelle nous croyons : la résurrection présuppose la réalité tragique de la mort, vaincue après avoir été totalement assumée. Le transhumanisme est une prétention de l'homme à se diviniser lui-même, conformément à la tentation du serpent en Genèse 3. La foi chrétienne repose sur la reconnaissance d'une altérité divine : altérité qui nous libère de notre aliénation. Les chrétiens sont donc appelés à entrer en résistance vis-à-vis du transhumanisme.

C'est pourquoi l'œuvre de Jacques Ellul semble plus actuelle que jamais. Ses analyses critiques de la société technicienne s'avèrent tout à fait justes et pertinentes. D'où le succès des rééditions du versant sociologique de son œuvre, qui nous parle avec une grande lucidité prémonitrice de notre présent. Un éditeur ne prendrait pas le risque de rééditer en livres de poche des ouvrages vieux de quarante ans s'il n'était pas certain de trouver un lectorat. C'est pourquoi Jean-Luc Porquet a choisi d'intituler le livre qu'il a consacré à la pensée sociologique de notre auteur : *Jacques Ellul*.

²⁹ Cf. Matthieu 7, 1-5 ; Luc 6, 37.

³⁰ Cf. Jacques Ellul, *Éthique de la liberté*, op. cit., tome 2, p. 95-111.

³¹ Cf. Jacques Ellul, *L'espérance oubliée* (1972), Paris, La Table Ronde (coll. Contretemps), 2004.

*L'homme qui avait (presque) tout prévu. Avec pour sous titre : Nucléaire, nanotechnologies, OGM, propagande, terrorisme...*³²

Mais l'œuvre théologique et éthique de Jacques Ellul reste méconnue, malgré la publication, en 2007, de huit de ses livres de commentaires bibliques et de réflexions théologiques en un seul volume intitulé *Le défi et le nouveau*³³. Il s'agit pourtant peut-être de la partie la plus précieuse de son œuvre pour aider les chrétiens à vivre au XXI^e siècle. Nous pouvons être convaincus que l'impact de Jacques Ellul est encore à venir, et on ne peut que s'en réjouir.

On mesure en effet toute l'actualité de l'œuvre de Jacques Ellul, penseur du XXI^e siècle égaré (et ostracisé) au XX^e siècle, que l'on redécouvre aujourd'hui, parce qu'il nous parle de ce que nous vivons et de ce qui nous attend, et parce qu'il veut faire de nous des femmes et des hommes libres, responsables, et debout.

³² Cf. Jean-Luc Porquet, Jacques Ellul. *L'homme qui avait (presque) tout prévu. Nucléaire, nanotechnologies, OGM, propagande, terrorisme...*, Paris, Le Cherche Midi (coll. Documents), 2003¹, 2012².

³³ Cf. Jacques Ellul, *Le défi et le nouveau. Œuvres théologiques 1948-1991*, Paris, La Table Ronde, 2007.